

Petit traité de logique : critique [suite]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **12 (1883)**

Heft 6

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1040181>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

PETIT TRAITÉ DE LOGIQUE

CRITIQUE

(*Suite.*)

Enfin lorsqu'on s'occupe de questions abstraites et que par conséquent l'activité intellectuelle est concentrée par la réflexion sur des idées, il s'ensuit toujours, au bout de quelque temps, une fatigue plus ou moins considérable qui oblige à interrompre le travail de l'esprit. Une faculté purement spirituelle, telle que l'entendement, ne saurait se fatiguer; la fatigue est le résultat de l'affaiblissement que le travail cause dans les organes matériels, et, partant, là où les organes n'agissent point, aucune fatigue n'est possible. Il faut donc admettre que dans l'étude des questions même les plus abstraites, jamais l'entendement ne fonctionne seul, mais que ses actes sont toujours accompagnés de sensations ou de représentations sensibles, fournies par la mémoire et l'imagination. Il y a là une nouvelle preuve en faveur de l'origine expérimentale des idées.

55. Ce qui a trompé un certain nombre d'auteurs et leur a fait accepter l'hypothèse des idées innées ou l'ontologisme, c'est l'opposition plus apparente que réelle qui existe entre la connaissance intellectuelle et les sensations. Tandis que celles-ci sont concrètes, particulières et soumises à de continuel changements, il y a dans les idées quelque chose d'immatériel, d'abstrait, d'universel, d'immuable et d'éternel. N'est-il pas vrai que les vérités de l'ordre idéal sont nécessaires et que, par conséquent, elles ont toujours existé et ne cesseront jamais d'être ce qu'elles sont? Puisqu'il en est ainsi, comment les idées pourraient-elles être tirées des sensations?

Et d'abord nous n'avons pas dit, et Aristote lui-même n'a jamais prétendu, que les idées fussent purement et simplement tirées des sensations. C'est l'entendement qui, en sa qualité de faculté active, les produit lui-même et en lui-même; de sorte que la cause efficiente des idées et le sujet dans lequel elles résident sont déjà complètement spirituels. Il ne faudrait pas se représenter l'entendement comme une faculté passive, analogue aux sens. De même que l'âme humaine, substance spirituelle, est incomparablement supérieure à tout ce qu'il y a de perfection dans les corps et dans les animaux, de même aussi ses deux principales facultés, l'entendement et la volonté, l'emportent à tous les points de vue sur les sens et sont douées de propriété

qu'on chercherait en vain dans ces derniers. Par l'entendement notre âme se rapproche si bien de Dieu, l'intelligence par excellence, qu'on a pu dire qu'elle renferme quelque chose de divin et que la raison humaine est une participation, un rayonnement de la vérité éternelle. Qu'y a-t-il donc de surprenant à ce que les idées, effets et modifications d'une substance spirituelle, présentent elles-mêmes le caractère de l'immatérialité ?

En second lieu, bien que les sens ne perçoivent *explicitement* rien d'abstrait, d'universel et d'immuable, il y a cependant toujours *implicitement* dans leur objet quelque chose qui possède toutes ces propriétés. On se trompe certainement lorsqu'on affirme que tout est changeant, contingent et particulier dans les choses sensibles. En toutes choses, matérielles ou spirituelles, il faut distinguer deux côtés ou plutôt deux principes : l'*essence* et l'*existence*. L'essence détermine la nature de la chose, c'est ce qui fait qu'elle est telle, qu'elle appartient à telle espèce, qu'elle répond à telle définition, en un mot c'est la *forme constitutive* de la chose. L'existence est la *réalité*, ce par quoi les choses sont réelles, ce qui les met en opposition avec le néant. Les individus de la même espèce ne se distinguent pas entre eux par leur essence, puisqu'elle est la même chez tous, mais par leur existence ou leur réalité. Par contre on distingue entre elles les espèces par l'essence, qui est différente dans chacune d'elles. Or, l'essence, si on la considère séparément, abstraction faite de l'existence, est idéale, nécessaire, immuable, toujours vraie, universelle en tant qu'elle peut se trouver identique à elle-même dans un nombre indéfini d'individus réels. Qui ne sait que la vérité des définitions, qui expriment l'essence, est indépendante du fait de l'existence des choses ? Quand même l'homme n'aurait jamais existé, ou viendrait à disparaître, la définition de l'homme serait toujours vraie. De même la définition que l'on donne du triangle ne pourra jamais être changée. Sous ce rapport les essences sont éternelles. Unie à l'existence, l'essence devient *concrète*, elle est *individualisée* ; le tout résultant des deux est soumis aux changements, et par conséquent au temps. Cela posé, il faut observer que les sens perçoivent les choses matérielles réelles, individuelles, changeantes, concrètes ; il les perçoivent surtout au point de vue de leur actualité, c'est-à-dire de leur existence. Mais sous la réalité il y a toujours nécessairement une essence. Jamais sans doute les sensations ne représentent l'essence séparée de l'existence ; voilà pourquoi elles sont toujours concrètes et particulières. Toutefois ce qu'elles expriment contient toujours *implicitement* l'essence. Or, l'entendement produisant les idées d'après les sensations, omet l'existence ou l'actualité qui s'y trouve et ne retient que l'essence, qui devient ainsi isolée, c'est-à-dire *abstraite*. On comprend maintenant la vérité de cette proposition, que l'entendement perçoit par le moyen des idées, ce qu'il y a d'idéal, d'abstrait, d'immuable, d'éternel et d'immatériel dans les sensations et dans les choses sensibles. Tout s'explique par la théorie

de l'abstraction, qui repose sur la distinction entre l'essence et l'existence.

Observons en passant, pour éviter toute équivoque, que l'essence se prend dans les deux acceptions : 1° par opposition aux accidents ou propriétés accidentelles, et alors elle signifie la même chose que la substance ; 2° par opposition à l'existence, et dans ce sens non seulement les substances, mais encore les accidents eux-mêmes ont une essence. Il va de soi que nous avons pris jusqu'ici le terme d'essence dans cette seconde acception.

(A suivre).



DE LA POLITESSE ÉLÉMENTAIRE

A ENSEIGNER AUX ENFANTS

(Suite.)

VIII. — Egards dus aux voyageurs et aux étrangers

Si vous lisez les livres de Moïse, vous y verrez que Dieu se déclare à plusieurs reprises le protecteur des étrangers. Il voulait par là graver profondément dans le cœur de son peuple les devoirs de la charité envers eux, car ils ont d'autant plus besoin d'égards qu'il sont plus isolés des leurs. « Les prophètes regardent l'oppression des étrangers, des veuves et des orphelins comme la ruine morale d'un peuple. » (Galura, *Civilité chrétienne*.)

L'instituteur rappellera aux enfants que nous désirons tous être traités avec honnêteté et charité lorsque nous voyageons ou que nous séjournons au dehors ; plus on est éloigné de la famille, plus on sent le besoin de recevoir des témoignages de bienveillance et des égards ; rien n'est plus propre à adoucir la tristesse qui naît du souvenir de la famille et de la patrie absentes. Faisons comprendre aux élèves combien il est juste, naturel, de ne pas refuser aux autres ce que nous désirons pour nous mêmes. L'âme droite de l'enfant s'inspirera bien vite de cette vérité et on le verra saluer poliment l'étranger, lui répondre honnêtement s'il s'informe auprès de lui du chemin ou du nom de l'endroit, l'accompagner même, en lui témoignant le plaisir qu'il éprouve à lui rendre service ; lui donner tous les renseignements utiles.

N'avez vous pas été, plus d'une fois, dans la nécessité de demander votre chemin ou le domicile d'un parent ou d'un ami que vous alliez visiter ? Et dans ces circonstances, n'est-on pas heureux si l'on rencontre un enfant à la mine éveillée et souriante, qui vous indique avec complaisance la voie que vous devez suivre, et même dirige avec joie vos pas jusqu'au sentier qui abrégera votre route ou jusqu'au seuil que vous cherchez. Vous emporterez de la localité où l'on se montre si